le délit

le seul journal francophone de l'Université McGill

delitfrancais.com

McGill DAILY le délit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill

Nuit blanche en lumière

Le mardi 28 février 2012 | Volume 101 Numéro 18

Une fois au chalet depuis 1977

Éditorial

rec@delitfrancais.com

Média vs politique

Anabel Cossette Civitella
Le Délit

Le petit monde des médias québécois a été mis sans dessus dessous la semaine passée avec d'abord le congédiement de Jean-François Lisée de la table ronde politique du Téléjournal de Radio-Canada, puis le licenciement d'Alain Saulnier de son poste de directeur général de l'information de Radio-Canada. Même *Le Délit* a connu son moment sur la sellette avec le chroniqueur Jean-François Trudelle qui «a laissé un bout de jupon dépasser» comme TVA Nouvelles a si intelligemment décrit la situation. Monsieur Trudelle n'a pas mentionné son affiliation au Parti libéral du Québec alors qu'il était interviewé pour son soutien au mouvement étudiant pour la hausse des frais de scolarité.

Si le premier épisode est lié à l'adhésion de monsieur Lisée au comité sur la stratégie souverainiste mis de l'avant par Pauline Marois le 23 janvier dernier, le deuxième est une totale douche froide pour la communauté journalistique. Les rumeurs vont bon train pour expliquer le départ de l'homme qui a été président de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), instigateur de l'émission Enquête et réformateur du traitement de l'information à Radio-Canada. Quant au troisième cas, le jeune homme a été confronté aux lois de la jungle qui régissent la vie politique après qu'il se soit fait attaquer pour manque de transparence.

Politiciens versus journalistes, la lutte n'est pas finie. D'un côté, il y a ceux qui accusent le complot conservateur (il suffit d'être au fait des articles dans *Le Devoir* ces jours-ci pour s'en rendre compte), de l'autre il y a ceux qui décrient le désir de sensationnalisme des journalistes. Encore une fois, c'est le combat acharné entre ceux qui racontent et dénoncent, et ceux qui changent et bouleversent.

L'émission de Mario Dumont, un ex-politicien qui fraie maintenant avec la télévision grand QI, est un exemple savoureux de cette division flagrante. Martin Pelletier commentait le congédiement d'Alain Saulnier en disant: «Il y a juste à Radio-Canada que tu vois des situations de même. On parle d'un simple mouvement de personnel! [...] Les communistes péquistes de la salle des nouvelles de Radio-Canada applaudissent à grands coups avec en plus la théorie du complot. Là, c'est rendu que c'est Stephen Harper qui a mis dehors Alain Saulnier!»

En effet, la FPJQ voit l'ombre d'une menace conservatrice dans le congédiement de Saulnier, alors que les conservateurs se défendent n'avoir jamais donné d'indications à ce sujet.

Du côté du cas Trudelle, sa réaction à ce qui lui est reproché est de souligner l'amour des journalistes pour l'élucubration de conspirations. Je nuancerais en précisant que seulement quelques médias ciblés se pourlèchent de sensationnalisme, une stratégie qui a fait ses preuves auprès d'un certain public, mais sans plus.

Attaquer la mauvaise foi des journalistes est un argument qui se vaut. Par contre, si l'on s'en tient à la transparence, qui a raison? Comme l'a dit Patrick Lagacé : «À chacun son code d'éthique, quand on intervient ainsi en public» et j'aurais tendance à critiquer quelqu'un qui n'affiche pas entièrement ses couleurs. Dans la conjoncture, en tout cas.

Si l'on tient vraiment à comparer l'animal politique et journalistique pour leur transparence, les journalistes demeurent des champions en la matière. La preuve, s'ils sont affiliés à un parti, ils se font congédier. Ils sont autant à la merci des grands patrons que les politiciens le sont des électeurs.

Pas de répit pour personne, la loi de la jungle c'est la loi de la jungle. Et encore une fois, les événements de la semaine passée, où politiciens et journalistes se lancent des flèches à bout portant, sont autant de preuves que les hostilités demeurent ouvertes.

Une des raisons plausibles de cette constante lutte réside peut-être en la jalousie des journalistes d'écrire sans avoir leur tronche reconnue aussi facilement que celle des politiciens. Si l'article paru il y a un an au sujet de la monarchie, par notre chroniqueur Jean-François Trudelle, a connu un relent tapageur ces derniers jours, c'est grâce à l'apparition de son auteur à la télévision.

Du flot de commentaires qui en découle, le plus pertinent est certainement : «Si j'avais su qu'il fallait passer à la télé pour être lu, j'aurais travaillé ma gueule!» Comme quoi, finalement, le sensationnalisme paie peut-être.⦸

Volume 101 Numéro 18

le délit
Le seul journal francophone de l'Université McGill

RÉDACTION
3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef
rec@delitfrancais.com
Anabel Cossette Civitella

Actualités
actualites@delitfrancais.com
Chef de section
Emma Ailinn Hautecœur
Secrétaire de rédaction
Florent Conti

Rédacteur campus
campus@delitfrancais.com
Anthony Lecossois

Arts&Culture
artsculture@delitfrancais.com
Chef de section
Raphaël D. Ferland
Secrétaire de rédaction
Alexis Chemblette

Société
societe@delitfrancais.com
Francis L.-Racine

Coordonnateur de la production
production@delitfrancais.com
Xavier Plamondon

Coordonnateur visuel
visuel@delitfrancais.com
Nicolas Quiazua

Infographie
infographie@delitfrancais.com
Samuel Sigere

Coordonnateur de la correction
correction@delitfrancais.com
Victor Constant

Coordonnateur Web
reso@delitfrancais.com
Nicolas Quiazua

Webmestre
web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Collaboration
David Boulet-St-Jacques, Lindsay Cameron, Camille Chabrol, Fanny Devaux, Laure Henri-Garand, Margaux Meurisse, Amélie Lamarche, Geneviève Payette, Charlotte Paré-Cova

Couverture
Photo: Nicolas Quiazua
Montage: Xavier Plamondon

BUREAU PUBLICITAIRE
3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et Gérance
Boris Shedov

Photocomposition
Mathieu Ménard et Geneviève Robert

The McGill Daily
coordinating@mcgilldaily.com
Joan Moses

Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD)
Anabel Cossette Civitella, Marie Catherine Ducharme, Alyssa Favreau, Joseph Henry, Tyler Lawson, Joan Moses, Xavier Plamondon, Mai Anh Tran-Ho, Aaron Vansintjan, Debbie Wang

CANADA COLLEGE
www.collegecanada.com

Tous les cours de langues : 7.00$/heure

Certification TESOL reconnue par TESL Canada.

Préparation pour TOEFL iBT, GMAT, MCAT, TEFaQ, TEF.

Visas étudiants, renouvellement de visas.

514-868-6262
info@collegecanada.com

1118 rue Sainte-Catherine Ouest, #404, Montréal, QC

La chasse aux appartements est bientôt ouverte!

Annoncez gratuitement sur le site du Délit:

delitfrancais.com/annonces

Carte d'étudiant McGill requise.

McGill DAILY le délit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'assemblée générale annuelle de la ***Société des publications du Daily*** (SPD), éditeur du ***McGill Daily*** et du ***Délit,*** se tiendra

mardi le 4 avril
au Leacock 26 à 18h.

Les membres de la SPD sont cordialement invités. La présence des candidats au conseil d'administration est obligatoire.

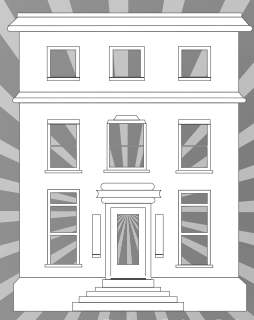
Pour plus d'informations, contactez-nous:
chair@dailypublications.org

PGSS

AGA

Assemblée générale annuelle le 7 mars

L'assemblée générale annuelle de la PGSS aura lieu le 7 mars à 18 h 30 dans la salle de bal à la Maison David Thomson.



PGSS

L'Association étudiante des cycles supérieurs de l'Université McGill

http://pgss.mcgill.ca/
http://www.facebook.com/PGSSMcGill

*« Comment les **étudiants de premier cycle** sont-ils intégrés dans une université centrée sur la recherche? »*

UNDERGRADUATE EDUCATION FORUM

ssmu.mcgill.ca/undergradforum

Le 6 mars, de 16h à 18h

Salle de bal de l'AÉUM

Actualités

actualites@delitfrancais.com

CAMPUS

AMUSE-gueule

Un an de négociations et peut-être une convention collective

Anthony Lecossois
Le Délit

Le syndicat des quelques 1,500 employés occasionnels de McGill vient de signer un protocole d'entente provisoire avec l'administration. Le document, s'il est ratifié en Assemblée Générale, deviendra la première convention collective du tout jeune syndicat.

Le processus s'est étalé sur près d'un an et quatre sessions de négociation. Il avait nécessité l'intervention d'un conciliateur nommé par le ministère du Travail à la demande du syndicat qui estimait que ce que l'université avait à offrir était trop éloigné de ses revendications.

Farid Attar Rifai, ancien président d'AMUSE et membre de l'équipe de négociation depuis le début, livre au *Délit* en avant-première quelques détails de l'accord. On apprend par exemple que six jours de congé maladie pourront être demandés tout employé ayant un contrat de plus de six mois. Par ailleurs, tout membre d'AMUSE remplaçant un employé de MUNACA (le syndicat des employés techniques et administratifs permanents) recevra au moins 80% du salaire de base de celui-ci. Pour un remplacement de plus de six mois, dans le cadre d'un congé maternité par exemple, ce sera 100% du salaire initial.

Une autre nouveauté de cette convention collective est la création de trois catégories d'employés occasionnels. Dépendamment de l'autonomie du salarié et de la complexité des tâches qui lui sont imparties, un salaire minimum différent sera en vigueur. Farid Attar Rifai explique que «certains départements sont plus riches que d'autres. Certains ont la possibilité de payer au dessus du salaire minimum pour des tâches basiques et c'est tant mieux, mais nous souhaitions que quelqu'un qui, par exemple, fait de la programmation informatique, un travail demandant une formation et des compétences particulières, soit rémunéré en conséquence.»

Aujourd'hui, Jaime MacLean, présidente d'AMUSE, s'estime satisfaite. «Bien sûr on espérait que [l'administration] ait plus de sympathie pour nos problématiques et qu'ils nous donnent plus, mais on a déjà réussi à bien faire avancer les choses.»

On ne connaît que peu de détails de l'entente puisqu'administrateurs et leaders syndicaux se sont engagés à ne pas rendre public le document avant sa présentation aux employés réunis en Assemblée Générale pour statuer sur sa ratification. La date de l'AG n'est pas encore arrêtée mais on s'attend à ce qu'elle intervienne au courant de la semaine prochaine.

Dans un communiqué de presse, le syndicat indiquait qu'il avait obtenu satisfaction sur l'ensemble de ses six priorités. Ces objectifs comprenaient l'augmentation équitable des salaires, la priorité d'embauche pour les membres du syndicat, des contrats de travail écrits, la rémunération des heures supplémentaires et des jours maladie. Enfin, le sixième et dernier objectif était la transition vers un système dit de *closed shop*, qui contraindrait tout nouvel embauché à devenir membre du syndicat. Une revendication qui «n'a pas été difficile à obtenir de la part de l'université» selon un membre de l'équipe de négociation d'AMUSE. «Seulement ils ne voulaient juste pas avoir à courir après les nouveaux employés pour qu'ils signent leur carte de membre.»

Lynne Gervais, vice-principale aux ressources humaines déclarait par voie de communiqué: «L'université est satisfaite qu'un accord ait été trouvé avec AMUSE sans qu'il ait été nécessaire de recourir à l'arbitrage.» Cette procédure que chaque partie a la possibilité de déclencher durant les négociations interrompt le processus. Le gouvernement provincial est alors saisi et tranche les désaccords, prenant ainsi le risque de ne donner satisfaction à aucune des parties. Jaime MacLean estime que c'est le principal levier de pression dont le syndicat disposait contre l'université. «L'université ne veut pas de l'arbitrage. Nous non plus mais le pouvoir est tellement déséquilibré entre les deux parties que c'est toujours une possibilité à envisager.»

Les chiffres des augmentations de salaires seront révélés lors de l'AG mais on sait d'ores et déjà que personne ne sera payé au salaire minimum légal et que des augmentations annuelles sont garanties sur les trois ans que couvrent cette convention collective. C'est donc des avancées significatives auxquelles on s'attend la semaine prochaine.

Quelques mois à peine après la fin de la grève de MUNACA qui s'était étalée sur tout un trimestre, on peut se demander quel rôle le dernier conflit social a joué dans les négociations d'AMUSE. Jaime MacLean estime que «la grève de MUNACA a créé un précédent et a montré que les employés peuvent maintenir la pression si nécessaire».

Accrédité en janvier 2010, AMUSE voit aujourd'hui l'aboutissement d'un long processus. Si elle est ratifiée, cette première convention collective installera le syndicat dans toute sa légitimité. Jaime MacLean estime que s'il n'est pas parfait, ce premier document servira de fondation et de référence dans les années à venir, notamment lors des prochaines négociations. «Nous avons préparé le terrain pour 2015.» ⦸

CHRONIQUE

Je ne suis pas un robot

Jean-François Trudelle | Attention, chronique de droite

TRANSPARENCE TOTALE: je suis membre du Parti libéral du Québec. J'espère, chers lecteurs, que vous ne vous sentez pas trahis. Je le suis depuis que j'ai commencé à écrire pour Le Délit, il y a de ça plus d'un an maintenant. Je l'étais d'ailleurs déjà auparavant.

Les lecteurs assidus de ma chronique auront constaté que j'ai souvent des opinions radicalement différentes de celle du parti dont je suis membre depuis juin 2007. Est-ce que cela devrait vous surprendre? Pas du tout. Si vous êtes surpris, vous souffrez sûrement de cynisme avancé et je vous invite à reconsidérer votre opinion de la politique partisane. Je n'appartiens pas au PLQ pour être le lecteur de cassettes de Jean Charest. Je suis libéral parce que je considère que c'est ce parti qui me permet de mieux véhiculer mes idées. Je fais souvent rager certaines personnes qui aimeraient bien voir de jeunes membres dociles. J'en suis fier: la politique n'est pas faite pour le confort intellectuel.

Votre chroniqueur préféré a été projeté sous les feux de la rampe au début de la semaine de lecture. Puis, mercredi soir, j'ai découvert qu'être libéral était devenu une sorte de crime au Québec. Un membre libéral peut-il embrasser une cause qui lui tient à cœur sans être télécommandé par les apparatchiks du bureau du premier ministre? Pour la classe journalistique québécoise, on croirait que non. J'ai le malheur de leur annoncer que oui, c'est possible.

Les derniers jours m'ont permis de constater un des principaux vecteurs du cynisme au Québec. Les journalistes ne semblent plus croire à la bonne foi de quiconque. Pour eux, il y a une anguille sous chaque roche du Québec, un complot rampant ou une conspiration éhontée.

Il se peut que je croie fondamentalement que la hausse des frais de scolarité est un mal nécessaire pour assurer l'avenir de l'éducation universitaire québécoise. Il se peut que je croie fondamentalement que la grève étudiante n'est pas une bonne chose et que nous devrions plutôt comprendre et accepter que nous ne puissions éternellement recevoir des cadeaux des contribuables.

Il se peut que je sois un citoyen comme tout le monde qui a choisi d'embrasser une cause. J'aime la démocratie québécoise et j'apprécie la chance que nous avons de l'avoir. J'apprécierais que nous n'abusions pas d'elle et que nous parlions de grève et de frais de scolarité uniquement et non pas des cartes de parti ou des affiliations, passées ou présentes, des acteurs du débat.

Nous sommes tous concernés par ce sujet, et McGill en premier. Ici, la démocratie étudiante est malade. Nos assemblées générales peinent à obtenir le quorum et la *Arts Undergraduate Society* a rejoint la Coalition large pour une solidarité syndicale étudiante (CLASSE) sans même une majorité des voix. En effet, seule une pluralité s'est prononcée en faveur, avec seulement 13 voix d'avance. Un étudiant sur huit a voté.

Alors dites-moi quel est le vrai problème. Qu'un porte-parole contre la grève et pour la hausse s'implique au sein du PLQ ou que la plus grosse faculté de notre université rejoigne une coalition pour la grève avec seulement 6,4% des étudiants en faveur ?

Dans les prochaines semaines, vous serez appelés à vous prononcer sur la grève générale. J'espère que vous irez voter. J'espère aussi que vous irez voter contre.

Mais ça, c'est à vous de décider. Et ce n'est pas Jean Charest qui vous le dit. ⦸

Quatorze heures en onde

Depuis dix ans, la radio CKUT organise le Marathon des sans-abri et donne ainsi une voix aux personnes itinérantes.

Anabel Cossette Civitella
Le Délit

Le 22 février à 17 heures commençait le Marathon des sans-abris, un événement qui s'étend du coucher au lever du soleil. Sur la fréquence 90,3 FM, la radio communautaire CKUT diffusait pendant 14 heures des témoignages et des reportages concernant les enjeux de l'itinérance. Pour en parler, des personnes itinérantes, des intervenants de la rue, des politiciens et même des enfants se passaient le microphone pour relater leur vécu ou leur vision de la vie dans la rue.

Malgré le fait que la misère soit encore loin d'être éradiquée, Aaron Lakoff, le coordonnateur du 10e Marathon des sans-abri à CKUT, se dit très satisfait des avancées de cette année. «Quarante et une stations de radio ont diffusé le Marathon, ce n'est pas rien! Il y a encore un long chemin à faire contre la pauvreté et l'itinérance, mais je suis très fier de ce qui a été construit en dix années.»

«Il y a un fossé entre les gens qui ont un toit et ceux qui n'en ont pas. »

Avec la participation de stations de radio de partout au Canada, le Marathon se voulait une discussion pancanadienne: principalement représenté en Colombie-Britannique et en Ontario, le Marathon a été diffusé aussi loin qu'au Nunavut et que dans les Territoires du Nord-Ouest.

Le Marathon des sans-abri, outre la diffusion dans les stations CKUT, CINQ (radio communautaire et multilingue du centre-ville) et CJLO (radio de l'Université Concordia), n'a pas fait les manchettes des grands médias.

En fait, le marathon s'est fait voler la vedette par une étude qui met en lumière le profilage social à l'endroit des personnes sans-abri à Montréal, publication financée par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

Publié sur le site Internet du Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM), le rapport souligne «l'augmentation des constats d'infraction qui ont plus que sextuplé entre 1994 et 2010, l'augmentation de la judiciarisation dans le métro, le ciblage et le profilage des personnes en situation d'itinérance les plus âgées et l'explosion des coûts pour les personnes itinérantes et le système pénal.»

En publiant ce rapport, le RAPSIM désire lever le voile sur une réalité qui aurait dû changer depuis que la Ville de Montréal a décidé, en 2004, de ne plus mettre derrière les barreaux des personnes sans-abri pour non-paiement d'amende. La Ville de Montréal n'a toutefois pas voulu commenter la sortie du rapport, laissant au Service de police de la Ville de Montréal la responsabilité de communiquer sur le sujet.

Le rapport reste négatif face aux mesures de rechange pour freiner l'émission de contraventions à l'encontre des sans-abri : «Du côté de la police, les équipes mobile de référence et d'intervention en itinérance (EMRII) ou même celle de médiation urbaine (EMU) n'ont aucunement permis de ralentir l'émission de constats ou même de réduire la situation des personnes surjudiciarisées» termine le rapport publié par des chercheures des universités de Montréal et d'Ottawa.

Après la publication d'un tel constat, Montréal se révèle plutôt rigide pour ceux qui vivent sans domicile fixe. Il n'y a pas de baisse des taux d'itinérance contrairement à Vancouver par exemple, comme le souligne un recensement fait en mai 2011. Bernard St-Jacques, organisateur communautaire pour le RAPSIM admet qu'il y a «aggravation du phénomène».

Il tient toutefois à préciser que le Marathon, comme beaucoup d'autres initiatives, fait partie d'une démarche positive de lutte contre la pauvreté. L'idée de diffuser durant la nuit en fait un concept attrayant.

Néanmoins, le RAPSIM est un peu moins impliqué au sein du Marathon des sans-abri depuis deux ans. Selon monsieur St-Jacques, «le modèle prend de l'âge; après dix ans, il devient difficile de se renouveler».

Pour monsieur Lakoff, l'expérience du Marathon des sans-abri est plutôt un avantage. «On voit chaque année des itinérants qui reviennent participer à l'émission, qui prennent le micro et qui racontent leur histoire. Le Marathon est rendu une véritable institution», soutient monsieur Lakoff. En donnant le micro à des gens souvent ignorés, le coordonnateur jure que les principaux intéressés développent une meilleure estime de soi.

Aaron Lakoff souligne son coup de cœur du Marathon, un témoignage émouvant d'un jeune Inuit dont l'arrivée à Montréal s'est révélée être le début d'une vie itinérante. «On s'adresse aux racines du problème», insiste l'organisateur. Non seulement le Marathon donne la chance aux personnes de la rue de s'exprimer, mais il contient aussi une bonne dose d'entrevues et des reportages explicatifs sur différentes problématiques comme les migrants et l'accès au logement, l'embourgeoisement des villes, la sécurité alimentaire, la santé dans la rue, etc.

«Il y a un fossé entre les gens qui ont un toit et ceux qui n'en ont pas. Le but du Marathon est de développer le dialogue, de forcer la réflexion, d'encourager à poser des questions pour que les deux parties se rapprochent» conclue Monsieur Lakoff.

«Le but du Marathon est de développer le dialogue, de forcer la réflexion, d'encourager à poser des questions pour que les deux parties se rapprochent.»

Les priorités du RAPSIM demeurent cependant focalisées sur les conclusions du rapport sur le profilage social : «Sans que ce soit une augmentation fulgurante, on nous a fait croire qu'il y avait eu une diminution des infractions, alors que ce n'est pas le cas.»

D'après l'organisateur communautaire, malgré la bonne volonté de la Ville de Montréal, il semble y avoir encore beaucoup de chemin à faire. Il affirme que, pour de nombreux cas de sans-abri, donner des contraventions ne sert à rien. «Des avertissements oui, mais donner des contraventions qui montent à des centaines de dollars, c'est inutile», argumente-il.

Shane Dusseault est un jeune sans-abri qui étudie à McGill. Il sait bien ce que c'est que d'être en situation d'infraction. Il plaide le droit de dormir dans la rue sous un bivouac ou sur le Mont-Royal dans un hamac, prenant en exemple sa situation où il ne dérange pas l'ordre public. «Comment *dealer* avec des gens comme moi? En leur donnant simplement plus de droits», conclue-t-il. (Lire l'encadré ci-contre). ⦸

Photos: Nicolas Quiazua

ÉTUDIANT ET SANS-ABRI

Shane Dusseault est un étudiant de 23 ans en philosophie et théorie politique à McGill. Assis à l'entrée de la bibliothèque Redpath, il salue les gardiens de sécurité qui lui retournent la politesse.

- Où dormiras-tu, ce soir, Shane?

- Sous un bivouac, sur McTavish.

Shane Dusseault est le sans-abri de McGill. Il vivait dans un hamac depuis juillet, puis s'est tourné vers le matelas gonflable avec le froid et la neige. Tout ça, parce qu'il trouve trop cher de payer un loyer.

Il raconte qu'avant cette année, il ne dormait déjà pas beaucoup chez lui. Fils d'une mère alcoolique et d'un père peu présent, Shane s'est inspiré d'un sans-abri rencontré sur la rue pour établir son nouveau mode de vie. «Je suis ouvert d'esprit et j'aime la diversité», explique-t-il.

«Je ne crois pas que ma condition soit très différente des étudiants qui passent leurs journées à la bibliothèque pour étudier et qui retournent chez eux le soir.» La principale différence réside en ce que Shane Dusseault a une toute autre perception de la vie maintenant: il voit avec beaucoup plus de netteté la ligne entre bien nécessaire et bien de luxe; il considère par exemple que l'argent mis dans un appartement est une perte, qu'un logis chauffé, avec l'eau courante et l'électricité est du superflu.

Une telle expérience de vie remet en perspective sa vision de l'implication du gouvernement dans la société. Il prêche le principe du «revenu minimal», une idée empruntée à Milton Friedman. «Mes amis considèrent que mon mode de vie, d'extrême gauche, contraste avec mes idéologies plutôt conservatrices», commente-il.

Pourtant, le sans-abri McGillois n'est pas un contestataire. «Si j'ai beaucoup réagit à l'autorité quand j'étais plus jeune, je ne le suis plus. Et si je parle aux médias, je le fais de manière naturelle et non pas pour attirer l'attention sur ma réalité.» Il considère qu'en parlant de sa démarche, il montre l'option disponible aux autres étudiants qui auraient envie de vivre comme lui. «Je ne suis pas réactionnaire. Je trouve que les gens consomment trop, mais je ne veux pas m'opposer à eux. Je considère que c'est un problème culturel. Et je m'intéresse aux problèmes culturels!»

Dans un contexte de lutte contre la hausse des frais de scolarité, celui qui se nomme lui-même «*Hobo*» a beaucoup à dire sur la conjoncture sans toutefois être solidaire aux opposants de la hausse. «Je suis d'accord avec la hausse pour autant que les prêts et bourses soient ajustés proportionnellement.» Il considère que mettre 1 625 dollars dans les bourses est un bien meilleur investissement que de ne pas hausser les frais. «L'important, c'est l'accessibilité aux études, et pour ce faire, l'accessibilité aux prêts et bourses», conclue celui qui vit grâce à une bourse du gouvernement pour continuer ces études.

Pour l'avenir, Shane se voit comme *hobo* encore cinq ans, le temps de terminer ses études. Puis, il pense s'acheter un bus dans lequel il pourrait vivre de l'écriture et de recherche. «Au Québec, ne pas avoir de domicile fixe est un mode de vie moins naturel qu'ailleurs, mais il suffit d'avoir le bon équipement et tout se passe bien!» ⦸

CAMPUS

Entre hommes

DLP déconstruit les stéréotypes des fraternités.

Emma Ailinn Hautecoeur
Le Délit

Samuel était un peu sceptique au début. Les fraternités ne sont pas un terrain connu pour les francophones à Montréal, mais plutôt un champ fertile aux stéréotypes de fêtes excessives et de la concurrence académique. «Je suis allé au *rush week* et puis j'ai participé à une activité très ordinaire, un karaoké... J'ai parlé à des gens là-bas et je me suis rendu compte que DLP n'avait rien à voir avec les stéréotypes qu'on se fait des fraternités habituellement,» raconte-t-il.

Delta Lambda Phi n'est pas une fraternité comme les autres. Elle est ouverte aux homosexuels, bisexuels et hommes ouverts d'esprits. Elle a un caractère social, mais également un propos social. L'alcool est interdit pour tous les membres lors des événements officiels. Lors de la *Greek Week* à McGill, ils ont volontairement décidé de se dissocier et de ne pas participer aux étapes de calage de bière. La fraternité a aussi une politique anti-bizutage lors des initiations. L'excellence académique y est cependant de mise, le *GPA* des membres servant entre autres à les classer sur l'échelle d'excellence maintenant internationale.

Que dire d'une fraternité gaie? «Le sens de confrérie doit être le même que dans toutes les fraternités,» insiste Samuel. Les intéressés qui démontrent vouloir faire partie de la fraternité pour développer des liens romantiques ou sexuels avec les membres ne sont pas retenus. Cela va dans le sens de la politique «*hands-off*» de DLP qui interdit formellement toute relation non-fraternelle entre les mentors et leurs nouvelles recrues durant la période de formation de deux mois. Après cette période, il arrive que des sentiments amoureux et sexuels se développent entre confrères. Cependant, les nouveaux couples sont fortement encouragés de faire part de leur relation à tout le groupe. Quand ils sortent entre confrères, le port du macaron à l'effigie de DLP est interdit pour ne pas associer le comportement des individus à celui des membres de la fraternité. «On essaie de contrôler les pulsions parce que justement quand on sort dans un club les gens peuvent nous identifier à la fraternité. Et puis si deux membres se

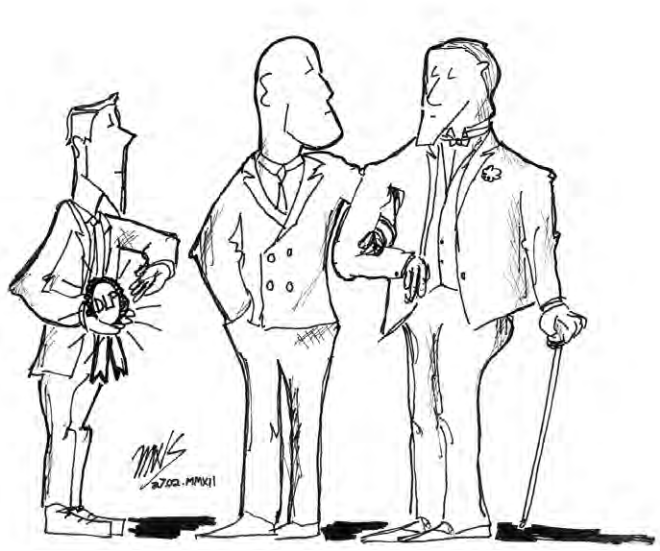


Illustration: Matthieu Santerre

french sur la piste de danse, c'est le genre d'image et de stéréotypes auxquels on ne veut pas être associés,» explique Samuel.

Ces événements sociaux sont de coutume faits pour que les membres d'une sororité et d'une fraternité se «mélangent». Samuel raconte que les sororités les ont souvent invités à ce genre de soirées. «Elles sont contentes de pouvoir s'amuser aves nous sans avoir cette constante pression de devoir flirter». Ils n'ont jamais été invités par aucune fraternité, mais dans les événements où toutes les fraternités et sororités sont réunies, Samuel n'a jamais fait l'expérience d'attitudes homophobes.

Les frères passent à peu près dix heures par semaine entre eux, dont deux heures sont consacrées à des réunions officielles pour coordonner les différentes missions de la fraternité. Les confrères se soutiennent mutuellement dans leurs épreuves communes. Samuel raconte qu'il venait juste de faire son *coming-out* à ses amis avant d'entrer à DLP. «Sortir du placard c'est quelque chose qui a suscité beaucoup de questionnements en moi et c'est d'en parler avec mes amis de DLP qui m'a donné le courage de le dire ensuite à mes parents.»

Depuis ses débuts, la fraternité est critiquée par le groupe *Queer McGill* pour son caractère exclusif au genre masculin. Cependant, comme l'explique Sam Reisler, qui avait initié les démarches pour former DLP il y a 3 ans, «les fraternités sont fondées sur le principe d'expériences communes qui permettent de créer des liens durables.» Samuel remarque aussi que bien que seulement des hommes soient acceptés au sein de la fraternité, les individus ne sont pas questionnés sur leur genre lors de la sélection. «Aux États Unis, une personne née homme est entré dans la fraternité et puis après un an, avec les soutien des membres, il est devenu femme, mais personne ne l'a rejeté», relate Samuel. Il pense d'ailleurs que ce cas démontre qu'ils sont, contrairement aux critiques, «*trans-friendly*». «Moi ce que je trouve incroyable de DLP c'est qu'on a introduit un microcosme LGBT dans une monde ultra-masculin», conclue Samuel. ⦸

BILLET

La dérive conservatrice

Les mesures du gouvernement Harper sont devenues le lieu idéal pour crier à la tyrannie. Réels gouvernants liberticides ou simples incompétents?

Florent Conti
Le Délit

Alors que les lois SOPA (*Stop Online Piracy Act*) et PIPA (*PROTECT IP Act*) ont provoqué un tôlé aux États-Unis et ont coïncidé avec la fermeture très médiatisée du site de diffusion vidéo *Megaupload*, le gouvernement canadien s'engage à son tour dans l'introduction de nouvelles lois en rapport à l'utilisation d'Internet.

Vic Toews, ministre de la Sécurité publique, a présenté le 14 février dernier le projet de loi C-30 qui vise officiellement à «la protection des enfants contre les cyberprédateurs».

Nombreux sont ceux qui s'insurgent contre l'introduction du projet de loi, le groupe *Anonymous* ayant d'ailleurs lancé une menace contre le gouvernement, et plus généralement, beaucoup craignent la dérive policière suite à l'application de cette loi.

En effet, le problème soulevé par l'opposition et les quelques libéraux qui siègent à Ottawa (mais aussi certains députés conservateurs) concerne surtout l'Article 17, qui en d'autres termes, autorise les services de police à obtenir noms, adresses, numéros de téléphone et adresses IP des internautes sans besoin de mandats.

Ceci signifie que tout utilisateur d'Internet se trouve sous le joug d'une surveillance et d'une interpellation, mais, plus sérieusement encore, c'est l'état de confiance des citoyens 2.0 (i.e. tous les citoyens) qui est directement visé. On craint donc que combattre la cyberpédophilie devienne l'alibi des conservateurs afin d'atteindre les libertés civiles, sournoisement, comme à l'habitude.

Vic Toews a développé, de son côté la technique classique d'aliéner l'opposition en désignant tout détracteur au projet de protection des mineurs, comme un allié de la pédophilie. On se serait attendu à un comportement plus retenu en Chambre de la part du Ministre conservateur qui semblait dépassé par les assauts des opposants. On ne saurait soupçonner Bob Rae de pédophilie, en tout cas, pas à proximité des portraits de la Reine.

La situation actuelle présente toutefois le risque que l'on pense dorénavant exclusivement en termes d'antagonisme au gouvernement Harper, à défaut de trouver de véritables alternatives politiques à un gouvernement majoritaire qui, malgré son impopularité (propre aux gouvernants), a toujours joué le jeu politique de façon plutôt remarquable, profitant de l'incapacité d'une réelle opposition à s'affirmer comme en témoignent les dernières élections remportées.

En outre, faire s'indigner les «élites plus à gauche» des provinces de l'Est semble être l'exercice favori (et inconscient) des conservateurs, à l'instar des anciennes querelles qui ont fondé la polarisation Est-Ouest des soixante-dix dernières années et la montée au pouvoir du parti réformiste dans les années 90.

Cependant, il est possible que l'on soit rendu à un tel niveau d'indignation que, fantasmant la censure par un diabolique gouvernement, les citoyens prennent pour liberticides des actes qui révèlent plus de la mauvaise gouvernance.

Le ministre Toews, comme porte-parole de la loi C-30, semble être dépassé par des moyens technologiques qu'il est aujourd'hui presque impossible à gérer. Avant de tenter de contrôler les éléments, il est nécessaire de connaître leurs propriétés.

Cela n'empêche pas que l'on prenne la loi C-30 comme une réelle atteinte aux libertés. D'une part cela illustre les mesures et l'agenda des conservateurs bloquant tout processus de débat en exploitant à outrance sa majorité, mais d'autre part cela souligne les incompétences des gouvernements à coller aux réalités du monde qui les entoure.

Même si c'est déjà un peu le cas, il ne faudrait pas que le Parti conservateur majoritaire devienne la cause facile des difficultés amenées par la conjoncture. Et continuer à identifier les conservateurs comme la cause intrinsèque du malaise politique, qu'il soit au Canada ou au Québec, ne peut constituer les fondations sereines d'une vision d'avenir, même si l'on peut s'affliger de l'agenda harperien. Et par moments, il est vrai que cela apparait comme l'unique chose à faire. ⦸

La relève manque à l'appel

L'industrie de l'assurance représente un avenir prometteur pour les jeunes universitaires.

Amélie Lamarche et Geneviève Payette
Le Délit

Le vendeur d'assurance: un homme, mallette en cuir noir à la main, qui cogne aux portes de ses voisins afin de vendre sa toute dernière promotion. Non, le monde de l'assurance est beaucoup plus complexe, intelligent et passionnant qu'on ne le croit. Ce domaine connaît effectivement une prospérité remarquable, car au même moment, les baby-boomers du Québec quittent le marché du travail pour la retraite. La compétition dans le milieu est de plus en plus féroce et la relève est en pénurie. Résultat, les possibilités d'embauche et d'ascension professionnelles sont multiples pour les universitaires fraîchement diplômés.

DPMM, c'est plus de 350 employés

Cette entreprise canadienne est constamment à la recherche de jeunes candidats représentant un potentiel d'exception afin de perfectionner leur équipe. Elle recherche du personnel avec une volonté de réussir pour ainsi offrir des solutions d'assurances innovantes, personnalisées, et ce, à des prix modiques. L'entregent, la capacité d'écoute et le sens d'analyse sont des caractéristiques clef qui permettent aux nouveaux postulants de se démarquer. Patrice Jean, Président et chef de la direction de Dale Parizeau Morris Mackenzie, explique sa philosophie: «Je veux engager du personnel jeune, ayant un souci d'apprendre et de s'investir dans des projets. Les nouveaux diplômés ont une mentalité différente des gens d'expérience. Ainsi, les deux groupes n'approchent pas les problématiques de la même façon ce qui, je trouve, amène une bonne dynamique et une complémentarité hors pair.»

L' histoire d'un président

À 44 ans, Patrice Jean a déjà acquis une grande expérience au sein de l'entreprise. Sa formation: un baccalauréat de l'Université Laval en Actuariat, ainsi qu"un certificat en Informatique, deux disciplines parfaitement complémentaires selon lui. «Étrangement, mon certificat me sert beaucoup dans le cadre de mon emploi actuel. Parfois, j'ai des décisions importantes à prendre au niveau informatique. Ma formation passée m'aide à comprendre plus rapidement, pour finalement mieux gérer le projet en question. Une formation n'est jamais perdue!» Patrice Jean a donc obtenu son premier emploi dans le milieu de l'assurance en tant qu'actuaire. Par la suite, il y a occupé plusieurs postes différents, ce qui lui a permis d'avoir une vision plus globale à l'égard de l'entreprise pour laquelle il travaillait à ce moment.

Le métier de courtier d'assurances

Leur rôle est d'acheter des assurances pour leurs clients. Ils sont les intermédiaires entre les compagnies d'assurances et la clientèle. Leur objectif est de fournir les meilleurs prix aux particuliers ainsi qu'aux compagnies pour satisfaire leurs besoins, et ce, de manière personnalisée. Toutefois, avec l'ère Internet, les gens ont de moins en moins besoin de courtiers étant donné la disponibilité de l'information. De plus, «aujourd'hui, les caisses populaires Desjardins peuvent vendre de l'assurance» déclare le Président.

Le métier de courtier est-il donc porté à disparaître éventuellement? Selon monsieur Jean, les chances sont peu probables. «Leur mission consiste entre autres à représenter l'intérêt du client et le protéger. Grâce au volume considérable d'achat aux assureurs, ils réussissent à avoir une plus grande marge de manœuvre.» En effet, sans leur aide précieuse, des problèmes peuvent parfois subvenir de par une mauvaise information, le manque de temps, la durée de négociation, etc. Ne s'improvise pas courtier d'assurances qui veut!

La formation

Le profil académique recherché afin d'être courtier en assurance est variable. Pour commencer, il est possible de tailler sa place dans le milieu en obtenant un DES (diplôme d'études secondaires) et 4 ans d'expérience ou avec une AEC (attestation d'études collégiales) en assurance. L'obtention du DEC (diplôme d'études collégiales) de conseil en assurances et en services financiers représente un plus.

Ensuite, tout dépend des objectifs de carrière personnelle à chacun. Selon le site de Service Canada, seulement 20% des employés dans l'assurance détiennent le titre de bachelier, ce qui fait que les universitaires sont grandement convoités. Plusieurs certificats, permis et diplômes professionnels sont disponibles afin de se spécialiser. Le baccalauréat en Actuariat, en Commerce ou en Administration est un atout pour ceux qui aspirent à des postes de gestionnaires. Patrice Jean souligne que le baccalauréat est non seulement indispensable pour le bagage des connaissances, mais surtout crucial dans la gestion et l'organisation. «J'ai toujours dit qu'à l'université ce n'est pas ce que tu apprends qui est important, c'est la méthode de travail que tu y développes. Faute de temps, nous devons respecter des échéanciers et faire des choix logiques.»

Les femmes au rendez-vous

Que les dames se détrompent, ce n'est pas une perspective d'emploi uniquement pour la gent masculine! En effet, selon les données de recensement, les femmes occuperaient environ 57 % des postes dans cette profession en 2006 et les chiffres ne cessent d'augmenter.

Un métier payant et excitant? Plus qu'on ne le pense...

Les jeunes croient à tort que l'assurance est un monde monotone, alors que selon monsieur Jean c'est tout le contraire. Les employés ne font pas que parler au téléphone enfermés dans leur bureau. «C'est un métier de relations. Nos clients fidèles font partie intégrante de notre quotidien et certains deviennent même nos amis.» À dire vrai, les dîners d'affaires et les journées passées au club de golf sont monnaie courante dans le milieu.

Le revenu est une excellente raison pour y bâtir sa carrière. En effet, il est payant de vendre de l'assurance. Tout le monde en a besoin un jour ou l'autre, pour une maison, une automobile ou simplement pour la sécurité de nos proches. Selon Patrice Jean, il est difficile d'estimer le salaire de l'effectif, car chaque personne a ses forces et ses faiblesses. Toutefois, il évalue «la moyenne salariale pour les débutants à 30 000 dollars, tandis que pour les plus performant, le salaire peut se situer dans les 100 000 dollars en l'espace de 4 ou 5 ans. Évidemment, la rémunération augmente en proportion des efforts de chacun et du poste qu'ils occupent.» Effectivement, selon le site de Service Canada, le pourcentage d'employés de l'assurance empochant 50 000 dollars et plus par an est de 31%.

Le recrutement

Le recrutement se fait donc à plusieurs niveaux; «nous allons parfois dans des foires à l'emploi et le regroupement des cabinets de courtage d'assurance du Québec encourage la relève. Nous avons même déjà recruté directement dans les Cégeps pour un projet en particulier en les interpellant de manière positive. Par la suite, nous les avons informés sur les possibilités d'emplois dans notre compagnie et certains d'entre eux ont eu le plaisir de se joindre à notre équipe.» Les possibilités d'embauche pour les immigrants sont aussi très alléchantes. Parfois, il arrive que les diplômés provenant d'outre-mer ne soient pas reconnus au Québec. Pour ceux-ci, l'assurance peut s'avérer être une excellente porte de sortie, car la formation peut être rapide pour les gens les plus déterminés.

Monsieur Jean termine en nous rappelant que les grosses boîtes ne recrutent pas uniquement des courtiers. En effet, «dans les bureaux de DPMM on retrouve des avocats, des informaticiens, des comptables, des actuaires, des ingénieurs, des fiscalistes, des analystes financiers, des spécialistes de réclamation et évidemment une multitude de courtiers d'assurances.» ⦸

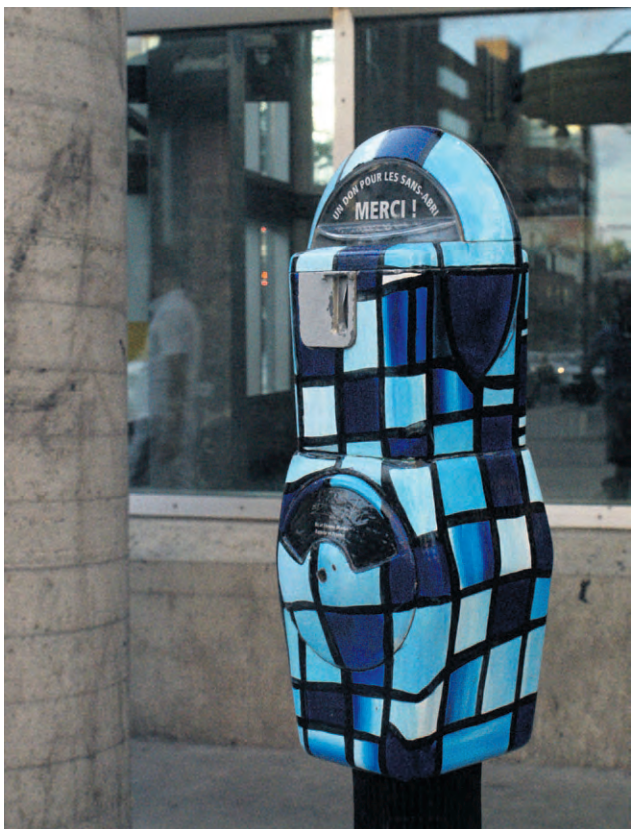
En réponse aux actions du gouvernement canadien en matière d'environnement

Je suis un terroriste. Quand je voyage à l'étranger, on n'a pas peur de moi, mais je suis un terroriste. Je n'ai jamais souhaité ou agit en faveur de la mort de quelqu'un, mais je suis un terroriste. Je n'ai pas commis d'actes violents, mais je suis tout de même un terroriste. Je paye mes impôts, je tonds mon gazon, je déneige mon entrée, je regarde le football le dimanche soir, je porte des jeans et j'étudie à l'université, mais, malgré moi, je suis un terroriste. Là où je vis, mon gouvernement se méfie de moi. Il pense que je représente un danger pour sa sécurité interne. Il autorise même les services de police à enquêter sur moi.

Qu'ai-je fais pour mériter mon titre? Il y a quatre ans, j'ai décidé que j'aimais et que je défendrais l'environnement. Depuis, j'ai utilisé Facebook pour dénoncer l'exploitation des sables bitumineux, une ressource qui cause plus de gaz à effets de serres que certains pays en entier. Il y déjà plus d'une semaine, mon gouvernement, via monsieur Joe Oliver, ministre des ressources naturelles, s'en prenait aux «écologistes radicaux et aux célébrités qui appartiennent au jet-set». Depuis, dans son nouveau plan d'action sur la lutte au terrorisme, intitulé *Renforcer la résilience face au terrorisme: Stratégie antiterroriste du Canada*, le gouvernement attaque les «extrémistes d'origine intérieure». C'est dans cette catégorie que sont classés les environnementalistes, directement aux côtés des mouvements pour la protection des animaux et des mouvements pour la suprématie blanche.

Quand je vois ce type de politiques défendues par les gens qui devraient me représenter, je me demande vraiment dans quel pays je vis. De concert avec tous les autres citoyens qui veulent une meilleure qualité de vie pour eux, pour leurs voisins d'autres pays, et pour leurs enfants, je terrorise le gouvernement. Victime de ses œillères, il croit que la croissance économique outrepasse l'inquiétude face à la pollution. Nous lui faisons tellement peur, appuyés par des faits scientifiques et par une solidarité de plus en plus grande, qu'il est sans aucune autre possibilité que d'utiliser des moyens pernicieux pour faire taire les voix qui s'élèvent de partout. Je suis un terroriste absolument non-violent qui veut travailler pour un avenir meilleur. Et les paroles irrespectueuses et dénuées de sens du gouvernement Harper ne me feront pas taire; elles me donnent la force de continuer et d'en faire plus avec ceux qui connaissent l'importance et sentent l'urgence d'agir. ⦸

David Boulet-St-Jacques
david.boulet@hotmail.com



Un essai-photo de Lindsay Cameron

ÉLECTIONS 14 MARS ÉLECTIONS 14 MARS

Le Délit attend sa relève. Tous les postes sont ouverts.

Rédacteur(rice) en chef
- Coordonne les sujets, les articles, les journalistes
- Maintient l'intégrité éditoriale du journal

Infographie
- Uniformise la mise en page du journal
- Relis les pages imprimées

Coordonnateur(rice) des réseaux sociaux
- Innove et crée
- Assure la présence du Délit sur les réseaux sociaux

Chef de pupitre Arts et Culture
- Sélectionne les sujets
- Communique avec les attachés de presse

Chef de pupitre Actualité
- Recrute des collaborateurs
- Scrute les nouvelles

Secrétaire de rédaction Arts et Culture
- Édite les articles
- Met en page les textes

Conseil de rédaction

Secrétaire de rédaction Actualité
- Édite les articles
- Met en page les textes

Chef de pupitre Société
- Choisit les sujets pertinents pour les dossiers
- Fait un suivi avec les collaborateurs

Coordonnateur(rice) visuel
- Organise le visuel du journal
- Recrute les photographes et illustrateurs

Webmestre
- Met à jour le site Internet du Délit
- Assure la direction artistique et technique du site

Correcteur(rice)
- Corrige la grammaire, la syntaxe, l'orthographe et la ponctuation.
- Suit les régles établies de la langue française au Québec.

Coordonnateur(rice) de la production
- Coordonne la mise en page du journal
- Assurer la direction artistique et technique

Réussite à vendre

Acheter le succès dans le marché parallèle.

Lindsay Cameron
Le Délit

Il existe un marché parallèle des drogues à McGill, comme dans toutes les autres universités. La demande de drogues illégales est un phénomène normal dans un univers marqué par la performance, mais les drogues visant à accroître les capacités d'étude demeurent les plus demandées. Dans l'école de l'élite canadienne, souvent qualifiée de la sorte par la principale Heather Monroe-Blum, être le meilleur est la priorité de tous et la demande pour les amphétamines va perdurer.

Une simple petite pilule, qui fournit des heures de concentration pour étudier n'importe quel sujet, apparaît comme la réponse parfaite pour de nombreux étudiants. Les médicaments comme le *Ritalin*, l'*Adderall* et le *Concerta* sont prescrits pour des gens ayant un trouble du déficit de l'attention (TDAH) pour accroître leur capacité à se concentrer. Cependant, on n'a pas besoin d'avoir un TDAH pour les utiliser à notre avantage pour travailler. C'est quasiment un traitement magique pour le maintien d'un travail productif. Est-ce éthique?

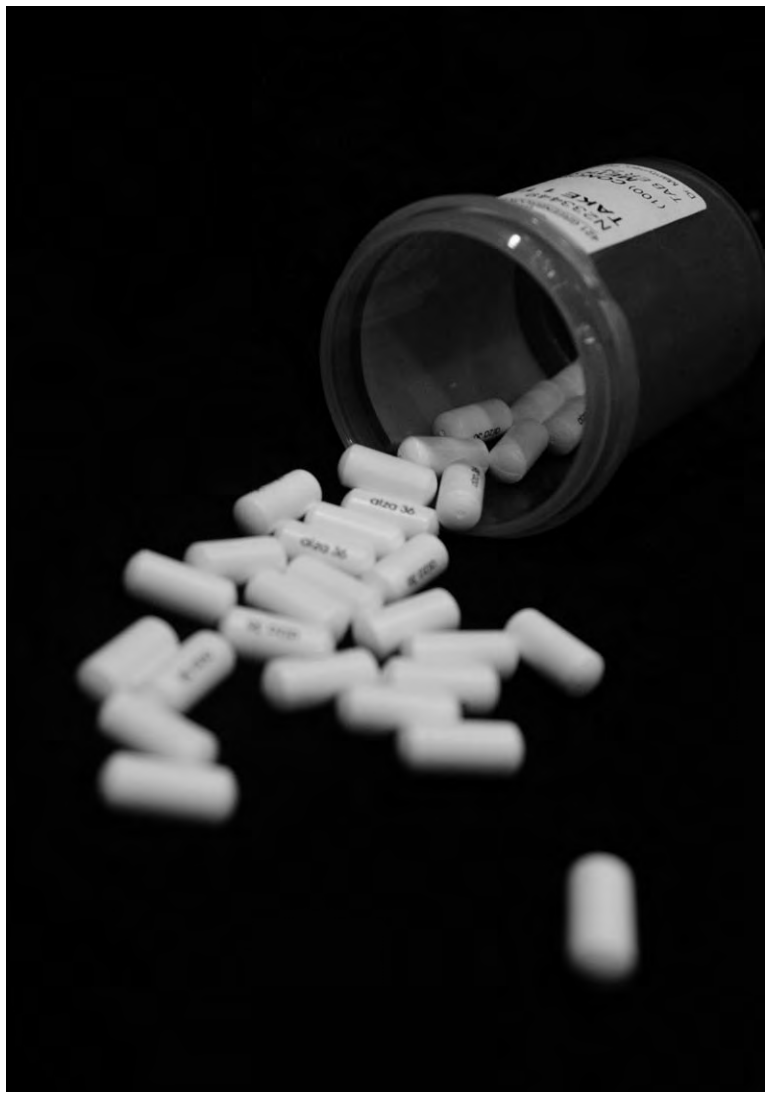
Beaucoup de personnes pensent qu'il s'agit d'une forme de tricherie. Le problème du TDAH se situe au niveau du diagnostic, car il est effectué sur un large éventail de symptômes et le résultat se décline en TDAH sévère, doux ou moyen. Alors, il est difficile de prescrire la quantité adéquate du médicament. Si une personne a un symptôme doux mais qu'il a une dose élevée de *Ritalin*, a-t-il un avantage? On peut arguer que la caféine est aussi un stimulant pour étudier au même titre que l'est le *Ritalin*. De nos jours, le monde étudiant ne pourrait pas fonctionner sans caféine. Par exemple, l'année passée, un étudiant pouvait boire jusqu'à sept tasse de café chaque jour pendant la période d'examen, alors qu'on a seulement besoin d'une pilule (XR) pour être concentré pendant un jour complet. Pourquoi la caféine serait-elle plus éthique que les amphétamines?

Les *dealeurs* vendent leurs stimulants pour beaucoup de raisons, mais la plus importance est qu'ils savent que les étudiants ne veulent pas d'un stimulant ou d'une drogue qui a des conséquences sur leur personnalité, même si certains stimulants peuvent avoir de graves incidences sur l'équilibre chimique du corps. Les étudiants, quand à eux, veulent simplement devenir plus concentrés et attentifs, une situation parfaite, car le but des étudiants est d'obtenir de bonnes notes.

De plus, il faut considérer l'effet Placébo. Dans la plupart des nouvelles expériences avec les stimulants, les étudiants les prennent parce que quelqu'un leur a dit que cela aiderait leur performance scolaire, et ces étudiants le croyaient. Cependant, il est possible pour une personne, qui a commencé à étudier avec des stimulants d'étude, d'en devenir dépendante. En réalité, il n'y a pas une grande différence entre les soi-disant drogues d'étude et les stéroïdes anabolisants pour le sport. Les stéroïdes ne visent pas simplement à rendre plus forts; les archers, par exemple, utilisent les bêtabloquants pour arrêter les tremblements. Ainsi, il n'est pas rare pour un étudiant de la faculté des Sciences, victime de stress excessif, de prendre des bêtabloquants ou des benzodiazépines (similaire à des Valium) pour se calmer avant un examen. Les stéroïdes et les amphétamines améliorent la performance nécessaire à la réalisation d'une activité particulière. Ils n'apportent pas les réponses à l'examen ou de meilleures notes.

Les ingrédients actifs du Ritalin, de l'Adderall et du Concerta sont communs: des amphétamines, dans la même famille que la méthamphétamine et l'ecstasy (ou MDMA). Comme la méthamphétamine et l'ecstasy, les stimulants d'étude provoquent une diminution de l'inhibition et l'augmentation de la dopamine dans le système mésolimbique, donnant le sentiment d'euphorie. Cependant, les amphétamines sont plus dangereuses que la caféine. En effet, utiliser fréquemment des amphétamines dégrade les neurones, un processus irréversible.

La question à se demander n'est pas si l'utilisation de stimulants est juste, mais bien si cela en vaut la peine. Dans une université élitiste où les étudiants estiment davantage leurs notes que leur santé, tout est possible.



Lindsay Cameron
et Nicolas Quiazua

THÉÂTRE

Caligula (Remix)

La célèbre pièce d'Albert Camus revisitée avec modernité et tendance

Emma Ailinn Hautecoeur
Le Délit

Pour cette interprétation de *Caligula* mise en scène par Marc Beaupré, la particule (remix) n'est pas simplement une excuse pour réinterpréter le classique d'Albert Camus. Le spectacle, déjà joué et acclamé en 2010, revenait à Montréal pour le festival Montréal en Lumière. Très à point justement, grâce au style dénudé et électrique de la pièce.

Caligula est le maître de cérémonie et dirige les vocalises comme le fait son personnage avec les vies de ses sujets. Emmanuel Schwartz, qui a déjà travaillé avec Beaupré dans le triptyque *Chroniques*, est dantesque par sa stature et sa froideur. Le spectateur est plongé dans sa tête par l'univers bruyant qu'il orchestre. On n'assiste pas, on ressent le «suicide supérieur» de l'empereur trop puissant.

Le cœur et le coryphée évoquent la tragédie romaine qui était l'objet du texte original. Les clameurs et le grandiose du son font en sorte que le spectateur n'est pas complètement dépaysé. Pourtant, la première impression donnée par la mise en scène est que nous assistons à une lecture de texte préliminaire à la pièce. C'est un petit clin d'œil à l'ultramoderne des arts de la scène. Les Romains sont en jeans et espadrilles. Mais c'est aussi un rappel de ce qui est réellement en train de se passer: la recréation spontanée de l'espace par les rappels sonores.

L'auditoire se laisse emporter par les rythmes élémentaires pour tout à coup être surpris par la crudité du texte (ou se retrouver à regretter de ne pas l'avoir lu). Mais qu'importe puisque les voix le rattrapent ensuite par le bras pour une autre envolée.

Étrangement, Caligula a tout du théâtre mais aucun des éléments classiques auxquels nous sommes habitués: les décors mouvants, les costumes, le texte linéaire sont absents de la représentation.

Marc Beaupré est connu pour son interprétation de pièces authentiques d'auteurs québécois, tel que 2 frères et Le négociateur. Dans la même lignée que *Caligula (remix)* Beaupré prépare deux pièces classiques réinventées: *Dom Juan (uncensored)* et *L'Iliade (showdown)*, un projet hybride mi-théâtral, mi *battle* de rap. ⦸

CINÉMA

Oscar goes Frenchie!

Samuel Sigere
Le Délit

La cérémonie des Oscars qui s'est tenu dimanche soir au Kodak Theater a été dominée par *L'Artiste* et *Hugo*, chaque film ayant remporté cinq Oscars. L'Académie a ainsi récompensé la vision novatrice de Martin Scorsese, tout en rendant hommage à son glorieux passé en couronnant de l'Oscar du meilleur film *L'Artiste* de Michel Hazanavicius.

Une soirée, somme toute peu mémorable, tout en retenue (on est loin des Golden Globes de 2011) animée par un Billy Crystal fade et peu inspiré, a vu un extatique Jean Dujardin recevoir l'Oscar du meilleur acteur, une Meryl Streep surprise gagner son deuxième Oscar de meilleure actrice, son troisième au total, en 17 nomination, une émotive Octavia Spencer sans voix après sa victoire dans la catégorie actrice de soutien et un Christopher Plummer amusé finalement de recevoir l'Oscar qui lui a toujours échappé devenant ainsi à 82 ans le plus vieil acteur à recevoir la fameuse statuette dorée.

Monsieur Lazare, le film québécois de Philippe Falardeau est pour sa part reparti les mains vides puisque l'Oscar du film étranger est allé au film iranien *Une Séparation* d'Asghar Farhadi. Le Québec était toutefois à l'honneur puisque le Cirque du Soleil avait créé pour l'occasion un spectacle unique, grandiose mêlant acrobaties et effets visuels pour éblouir le parterre de célébrités et les 1,1 milliard de spectateurs dans le monde entier.

Les gagnants:

Meilleur film: *L'Artiste*
Meilleur acteur: Jean Dujardin (*L'Artiste*)
Meilleur actrice: Meryl Streep (*La Dame de Fer*)
Meilleur acteur de soutien: Christopher Plummer (*The Beginners*)
Meilleur actrice de soutien: Octavia Spencer (*The Help*)
Meilleur réalisateur: Michel Hazanavicus (*The Artist*)
Meilleur film de langue étrangère: *Une Séparation* d'Asghar Farhadi ⦸

Photo: Patrick Nouhailler

«Wow! Putain! Génial! Merci! Formidable!»
Jean Dujardin

Photo: Beacon Radio

«Quand j'ai entendu mon nom, j'ai cru entendre l'Amérique entière crier: «Oh! Non! Pas encore elle!»»
Meryl Streep

Photo: François Blouin

FESTIVAL

Nuit Blanche au Quartier des spectacles

Cette année encore, la Nuit Blanche qui s'est déroulée du 25 au 26 février s'est avérée le point culminant du festival Montréal en Lumière.

Photo: Nicolas Quiazua

Alexis Chemblette
Le Délit

La Nuit Blanche est l'occasion pour tous les montréalais de profiter d'évènements culturels et artistiques ouverts toute la nuit et généralement réservés à quelques touristes égarés.

Ce rassemblement populaire au bon sens du terme permet à de nombreuses familles de se réunir et de goûter gratuitement à de nombreuses activités qu'elles soient sportives, culinaires ou artistiques, et d'assister aux performances d'artistes connus tels Bran Van 3000, Qualité Motel et Cœur de Pirate.

Au quartier des spectacles, dès 19 heures, une file d'attente gigantesque se dressait devant la grande roue de la Place des Arts. Ce soir là, les plus érudits s'étaient dirigés vers le Vieux-Port où le musée Pointe-à-Callières organisait une soirée intitulée «Les mille et une nuits de l'Inde à aujourd'hui».

Le Délit s'est entretenu avec Fred Poulin, directeur de l'événement. Ce dernier nous a expliqué que l'édition 2012 était en rupture avec les précédentes de par sa décentralisation des activités. Auparavant les activités les plus importantes avaient lieu au vieux port de Montréal. Cette année, la place des Arts a servi d'épicentre, ce qui a permis de rassembler plus de monde, selon monsieur Poulin.

Fred Poulin a insisté sur l'éclectisme de cette Nuit Blanche qui, à travers ses 200 activités et événements, accueille des gens de tous âges et surtout du Canada entier. Interrogé sur les différents facteurs qui facilitent la tenue d'un évènement aussi considérable que la Nuit Blanche, Fred Poulin a précisé que l'équipe qui l'organise s'occupe également des Francofolies ainsi que du Festival de Jazz de Montréal. Cette équipe a donc une connaissance assidue des lieux, de l'espace disponible, de la scène, et du potentiel musical qui en émane.

Outre certains éléments culturels, la Nuit Blanche est aussi le paroxysme du consumérisme à outrance. En effet, il convenait de constater l'abondance de kiosques «gastronomiques» (gaufres, frites, pizzas), ainsi que la profusion de stands à bières.

Ce consumérisme exacerbé s'est surtout fait remarquer par l'omniprésence de sponsors et de partenaires commerciaux dont les logos étaient plus criants les uns que les autres. En chef de file, on retrouve la SAQ qui a su profiter de l'événement pour réaffirmer son monopole des produits alcoolisés, ainsi que la Banque Royale du Canada, dont la filière «*investment banking*» a réalisé des profits astronomiques l'an passé.

Fred Poulin propose une différente approche. Ce dernier nous a rappelé que sans tous les partenaires précédemment mentionnés, cet événement populaire aurait été payant, et par conséquent inaccessible aux plus démunis. Fred Poulin a aussi tenu à souligner la qualité de la coopération de la Société des Transports de Montréal qui a ouvert ses lignes de métro et de bus jusqu'à 6 heures du matin, ce qui a permis à de nombreux habitants de l'agglomération de Montréal de commuter vers le centre ville sans frais.

Le communiqué officiel des organisateurs nous rappelle que cette édition s'est distinguée des précédentes en «faisant battre le cœur du quartier des spectacles». Ce nouveau site extérieur «s'est découvert sous de nouvelles couleurs notamment grâce à l'éclairage architectural évolutif créé par Marc Tétreault et Jean Laurin», martèle le directeur de l'évènement. Une tendance que les organisateurs reprendront l'année prochaine selon ce même communiqué.

Nous retiendrons également pour l'édition 2012 l'apparition inédite de produits et dégustations gastronomiques dans la rue, ainsi que d'une couverture internationale sans précédent.

Bran Van 3000 en spectacle à la Nuit Blanche de Montréal en Lumière

Photo: Nicolas Quiazua

Bran Van 3000 dans l'hiver montréalais

Loin d'échauffer la foule, le collectif de James Di Salvio a soufflé une énergie givrée sur un public exalté.

Photo: Nicolas Quiazua

Raphaël D. Ferland
Le Délit

Fidèle à son habitude, la «*grande famiglia*» de Bran Van 3000 a transformé la scène RBC de la rue Ste-Catherine en véritable auberge espagnole. Plus d'une dizaine de musiciens se sont partagés les parties de claviers, saxophone, batterie, percussions, basse, rap et chant.

Le pari était considérable: la foule massive qui occupait la Place des Arts débordait sur tout le Quartier des spectacles et était frigorifiée par les bourrasques et l'humidité perçante.

Le DJ James Di Salvio a bien tenté de séduire le public: d'un anglais entrecoupé de français et d'un français presqu'exclusivement fait d'anglicismes, il répétait incessamment sa fierté d'être montréalais. Par une série de morceaux *moody* tirés principalement de l'album *The Garden*, Bran Van 3000 est parvenu à installer l'atmosphère. Lorsque le groupe a lancé son succès *Astounded*, la foule s'est soulevée et la fête a commencée.

Pourtant Di Salvio paraissait épuisé. Le fondateur du groupe essayait de prendre la place qui lui revenait en courant du micro aux percussions. Malgré les interjections hésitantes et impromptues qu'il poussait à tout bout de champ, les envolées vocales de la chanteuse canadienne d'origine haïtienne Stéphane Moraille lui ont volé la vedette.

Avant les rappels, le spectacle s'est conclu maladroitement sur un technicien qui a pris cinq bonnes minutes à visser des ailes de tissu dans le dos de Moraille. Mais les «*I feel alive!*» projetés à répétions par Moraille ont sauvé la situation: d'abord, par la puissance de cette envoûtante voix *soul*; ensuite, parce que le vent qui transformait la fumée de scène en blizzard et qui mordait le visage des spectateurs, leur rappelait à tout instant qu'ils étaient bien en vie!

Le rappel *Ave Mucho*, une collaboration de Misteur Valaire et de Bran Van 3000, a achevé de vivifier les spectateurs, qui sautaient et dansaient fort devant la scène. BV3 a exploité toute l'énergie qui peut se dégager d'un spectacle en plein air dans l'hiver québécois.

Si James Di Salvio a donné l'impression d'avoir créé un collectif talentueux qui pourrait se débrouiller sans son créateur fatigué, Bran Van 3000 a une fois de plus confirmé son statut d'institution de la scène musicale montréalaise.

Photo: Nicolas Quiazua

Clôture électrique pour les RCVQ

Qualité Motel, l'alter ego allégé de Misteur Valaire, faisait le spectacle de clôture des Rendez-vous du Cinéma Québéois le 25 février. *Le Délit* présente une entrevue avec Luis Clavis, frontman du groupe s'il en est.

Misteur Valaire, avec ses nombreuses tournées en Amérique du Nord et en Europe et ses albums numériques comptant plus d'une centaine de milliers de téléchargements légaux, est l'un des grands succès de la musique québécoise. Lorsque les gars de MV troquent leur gigantesque installation scénique et leurs vestes en fourrure synthétique pour des wife-beaters, *des* pinch mous *et un équipement électronique épuré, ils deviennent Qualité Motel.*

Samedi dernier, Qualité Motel a transformé la Cinémathèque québécoise, une institution culturelle propre et polie, en jungle électro. Avant la fin du spectacle, la scène était envahie de spectateurs qui se sont emparés des micros pour chanter sur What Is Love *et autres remix de succès populaires. Même Brigitte Poupart, réalisatrice du film de clôture* Over My Dead Body, *était montée sur les planches pour y danser, chanter et boire avec les musiciens.*

Quelques heures avant le spectacle, Le Délit *a recueilli les impressions de Luis Clavis, percussionniste et vocaliste du groupe.*

***Le Délit:* Qu'est-ce que Qualité Motel, et pourquoi avez-vous décidé de créer un projet distinct de Misteur Valaire?**

Luis Clavis: Ça a commencé quand on nous a demandé de faire un *DJ set* avant et après nos spectacles. Comme on n'avait pas envie de simplement amener un ordi et de lâcher de la toune, on s'est dit qu'on pourrait faire un *DJ set* tout simple avec quelques synthétiseurs et une vieille boîte en bois qui lâche des *beats*. On a commencé à monter du matériel avec ça, en lâchant des *a capella* et en remixant des chansons connues mélangées avec des compositions originales.

Le but était d'en arriver à une version légère de Misteur Valaire, avec beaucoup moins de responsabilités et d'enjeux. Notre équipement rentre dans une auto, on peut jouer là où on ne peut pas avec Misteur Valaire, comme dans les soirées privées. MV ça prend des gros kits de son, des gros *stages*… Avec Qualité Motel on ne met pas autant d'énergie au point de se *pitcher* sur les murs, mais on en met assez pour faire lever les partys. Ce soir, le but c'est qu'il y ait beaucoup de monde et une ambiance déjantée.

***LD*: Qu'est-ce que cela représente pour vous de faire le spectacle de clôture des RVCQ?**

Luis: C'est sûr que c'est un honneur, mais c'est surtout particulier parce qu'on joue après la projection du film de Brigitte Poupart. On a eu la chance de faire la musique sur son film *Over My Dead Body*, qui porte sur la vie de Dave St-Pierre [danseur et chorégraphe québécois, NDLR].

Malheureusement on est en spectacle à Châteauguay ce soir avec MV avant le show de Qualité Motel, donc on n'aura pas la chance d'être avec Brigitte pour la première de son film. On sait que c'est un gros enjeu pour elle et qu'elle est assez énervée. Elle est habituée de faire mille projets, mais là, que ce soit un film aussi personnel… On se reprend bien justement par le fait que tout de suite après la projection, nous autres on débarque, on s'en vient faire lever le party. On fait ça aussi pour Brigitte, pour la faire décompresser. C'est une belle manière de faire partie de la Nuit Blanche et d'être avec tous ceux qui ont participé à ce film dont on a fait la musique.

***LD*: Quels sont les prochains projets de Qualité Motel?**

Luis: On a commencé le 1er février à faire un album qui doit être fini dans trois jours. On s'est donné un petit mois pour faire un album très, très vite. Ça donne un résultat qui nous a tous mis sur le cul, vu qu'on ne se donne même pas le temps de se demander «Est-ce que ça nous ressemble?», de se remettre en question par rapport à nos mix et à nos compositions. On beurre épais et on ne se gêne pas pour aller dans le gros pop.

Dans trois jours il faut qu'on arrête de mixer et ça va sortir en magasin le 2 avril. On a un gros *show* à la SAT [Société des arts technologiques, NDLR] le 7 avril pour fêter le lancement de l'album.

***LD*: Et que se passe-t-il avec Misteur Valaire?**

Luis: On s'est pris un deux semaines en campagne, dans le coin de la Mauricie, pour composer. C'était la première fois qu'on composait pour Misteur Valaire depuis la sortie de *Golden Bombay* [le troisième album du groupe, sorti en 2010, NDLR]. On a du nouveau matériel qui s'en vient tranquillement, on va poursuivre la composition en 2012 pour sortir un nouvel album en 2013. À travers ça, on continue les tournées, on fait encore des allers-retours vers l'Europe pour les gros festivals de l'été, et même vers d'autres continents éventuellement.

***LD*: À quoi ressemblera le son du prochain album de MV?**

Luis: C'est sûr qu'on va garder le son et l'instrumentation de MV. Mais la façon de travailler qu'on a développée avec Qualité Motel va influencer MV: on n'aura pas peur de cochonner nos synthés! À travers ça, on va essayer de garder un coté *funky*, avec des cuivres et de l'instrumentation acoustique. ⦸

Propos recueillis par Raphaël Dallaire Ferland

Photo: Nicolas Quiazua

Photo: Nicolas Quiazua

Cœur de Pirate au Métropolis

Béatrice Martin (Cœur de Pirate), qui a trois albums à son actif dont un maxi en collaboration avec le chanteur de Bedouin Soundclash a fait salle comple au Métropolis ce jeudi 24 février.

Photo: Nicolas Quiazua

Fanny Devaux
Le Délit

Cœur de pirate a une personnalité difficile à cerner et il est tout aussi ardu d'étiqueter son public, puisque des auditrices qui atteignent à peine l'âge de la majorité se mêlent à plusieurs dizaines de quinquagénaires pour créer une foule étrange.

Le concert commence avec beaucoup de batterie, une scène ambiance rock, avec des effets lumineux surchargés. La chanteuse arrive, petite blonde sautillante aussi tatouée qu'un motard et toute vêtue de noir. Quand la montréalaise, Béatrice Martin de son vrai nom, commence à chanter, l'atmosphère change. Ensuite, des petits chanteurs s'avancent et entonnent un morceau *a capella*. La musique de Cœur de pirate n'a en effet rien à voir avec ses tatouages ni le monde sans pitié des corsaires. Au contraire c'est plutôt voix aigue, paroles acidulées voire niaises, et airs sucrés.

Blonde, son nouvel album qui a dominé les ventes a sa sortie en novembre au Québec et en France, ressemble au journal intime d'une jeune femme qui vit les aléas de la vie amoureuse. Toutes les chansons traitent plus ou moins de la rupture ou de la déception amoureuse en général.

Le concert retranscrit bien cette impression d'intimité: d'abord grâce au grand piano, puis par les très nombreux couples qui sont dans la salle et enfin par l'émotion de Béatrice qui chantait pour la première fois au Métropolis. Cette soirée dans la ville natale de la chanteuse, qui s'envole pour la France pour une quinzaine de jours ainsi que pour trois concerts en Allemagne, clôture sa tournée canadienne. Cœur de pirate «lève les voiles». ⦸

Apprentie Guerrière

Le Délit s'est entretenu avec Fanny Bloom qui sort son prochain opus le 6 mars.

Geneviève Payette
Le Délit

Pour ceux et celles qui n'ont jamais entendu ce nom auparavant, Fanny Bloom était la douce voix du trio de la Patère Rose. Dès la sortie de leur premier album, les Québécois et les Français ont été séduits. Quelle musique rafraîchissante et spontanée! Le groupe a fait de plus en plus parler de lui, mais malheureusement, les coéquipiers de mademoiselle Bloom ont dû quitter le groupe faute de temps. Roboto et Kilojoules étant aussi membres du groupe Misteur Valaire, ils ont eu la lourde tâche de choisir. Le trio s'est donc séparé au grand désarroi de ses fans.

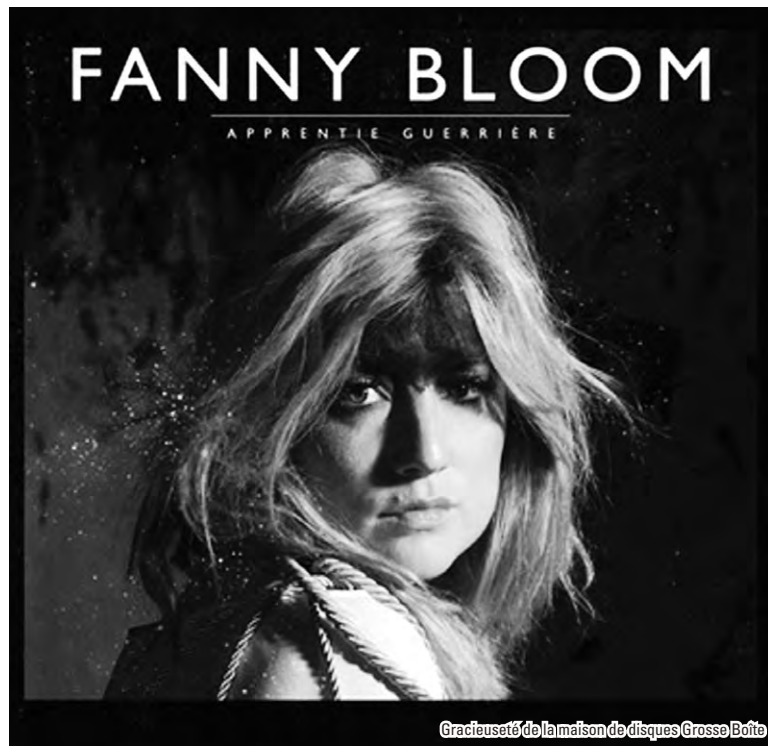
Fanny Bloom a tout de même su en tirer bon parti. Elle s'est remise à écrire de manière intensive en janvier. Cette fois-ci, elle a collaboré avec Étienne Dupuis-Cloutier et l'harmonie a été parfaite. «Je lui donnais des thèmes, des morceaux de phrases, une touche d'inspiration et il m'aidait à composer la chanson dont j'avais envie. Notre manière de travailler était réellement efficace. On a donc composé un peu plus d'une dizaine de chansons et on y a fait le tri. Chacune d'entre elles a été choisie et retravaillée maintes fois. Je considère que cet album est mon premier et que la Patère Rose était complètement une autre histoire. Mon nouvel album me représente à merveille. Il est tout à fait moi!»

Au grand plaisir de ses admirateurs, elle lance le mardi 6 mars son tout premier album solo, *Apprentie Guerrière*. Selon elle, «ce sera un événement énorme. La mise en scène est à couper le souffle et nous avons travaillé très fort! Évidemment, je présenterai toutes mes nouvelles chansons, mais je vous prépare des surprises plus stupéfiantes les unes que les autres. Je suis très heureuse du résultat et j'ai hâte de voir le public. Restez jusqu'à la fin, j'irai faire mon tour dans la salle!»

C'est un album que l'on apprécie lorsqu'on le réécoute, car les paroles apparaissent à notre esprit plus clairement et l'on peut ainsi apprécier toute leur délicatesse. Fanny Bloom explique: «Mon inspiration pour ce premier album solo me provient des ruptures, qu'elles soient amoureuses ou professionnelles. Je me sentais à ce moment-là comme dans un tourbillon d'émotions et je m'en suis servi pour le faire ressortir dans mes textes.»

Effectivement, son disque est tout simplement fameux! Sa voix nous envoûte et nous emporte dans son monde d'une manière à la fois poétique et un peu frivole. Cette musique donne envie de danser et de pleurer, tout en étant parfumée d'une odeur de tendresse et de douleur. Mademoiselle Bloom décrit son album en un seul mot: «clair-obscur». Elle soutient que celui-ci est «beaucoup plus sombre, plus noir, plus lourd. Toutefois, on y retrouve une petite touche *happy* et optimiste.» Chaque chanson est différente et nous apporte un étrange et puissant sentiment de bien-être. Par exemple, *Annie*, dans laquelle Fanny chante en collaboration avec Pierre Lapointe, est légère et mélancolique. Quant à *Respirer la fumée*, nous ne pouvons l'écouter sans voir des images d'une grande beauté nous trotter dans la tête. Fanny Bloom affirme adorer tous ses morceaux. «Je dirais toutefois que celle qui me touche le plus est *Mon hiver.* C'est le noyau de l'album, elle est au centre et un peu différente des autres. Elle est épurée et émouvante. Quand on l'écoute, on ressent une bulle qui se construit et on s'y sent bien.» Tout à fait différent de celui qu'elle avait jadis composé avec la Patère Rose, cet album est nettement plus mature. Sa voix est plus posée et maîtrisée. Décidément, le nouveau disque de Fanny Bloom est un incontournable à ajouter à sa collection musicale. ⦸

Lancement de l'album *Apprentie Guerrière*
Où?: Au Cabaret La Tulipe
4530 Avenue Papineau
Quand?: le 6 mars 2012 à 20h



Gracieuseté de la maison de disques Grosse Boîte

Un peu de soleil en février

Marinda + Solari: un duo *urban folk* aux influences multiethniques qui séduit par sa singularité.

Charlotte Paré-Cova
Le Délit

Une guitare, deux tabourets et deux micros. C'est dans cette simplicité que le duo Marinda + Solari s'est produit mardi dernier à l'Upstairs à Montréal. Dans une atmosphère chaleureuse et tamisée, ils ont interprété plus d'une vingtaine de leurs chansons et quelques reprises en anglais, en français et même en portugais. Leur talent, leur humour et leur aisance sur scène ont instantanément charmé le public du cabaret de la rue Mackay.

Des influences étrangères

Le style musical de Marinda + Solari est un mélange de jazz, de bossa nova, et d'*urban folk*. La rencontre de la voix cristalline de Marinda avec celle, grave et profonde de Solari, crée un ensemble des plus doux et fluide. Leur musique est largement inspirée de vagues internationales grâce au parcours artistique varié des deux musiciens. Marinda a dirigé des ateliers musicaux en Guinée, séjourné à Dakar et fait du chant en studio à Londres. Elle a par ailleurs été récompensée pour son talent de composition lors du Concours de poésie de Radio-Canada en 2004. Solari a pour sa part fait carrière en ethnomusicologie et mené le groupe Paper Moon, un groupe-hommage à Nat King Cole; sa voix a d'ailleurs le même caractère enivrant que celle du légendaire chanteur de jazz. C'est lors d'une séance d'open mic à Londres qu'ils ont fait connaissance et commencé à chanter ensemble. Cela fait maintenant sept ans qu'ils collaborent… et qu'ils forment un couple!

Plus qu'une harmonie musicale

Le duo surprend par l'énergie et la sérénité qu'il dégage. Leur complicité transparaît dans l'harmonie de leurs voix. Dans chacune de leurs compositions, on assiste à la rencontre entre la douceur de Marinda et l'intensité de Solari qui donne un résultat magnifique et puissant. Solari a aussi cette façon bien à lui de manier la guitare, un style qui rappelle tantôt le tango, tantôt les rythmes lents et doux des îles. À chaque nouvelle chanson, le rythme change, nous surprend et nous impressionne. Heureuse surprise: leur personnalité est aussi attachante que leur musique. Solari a donné un ton léger à l'atmosphère déjà festive grâce à son humour pince sans rire et Marinda nous a fait sourire plus d'une fois avec ses commentaires sur leurs chansons. Avant d'interpréter *Il faut le temps*, elle a souligné qu'il s'agissait de la première chanson qu'elle avait écrite en français.

Une musique, un message

Les deux artistes composent leurs chansons ensemble, selon leurs expériences et leurs inspirations. Certaines pièces possèdent un caractère sarcastique, notamment *High Life*, qu'ils ont écrite en Suisse. Cette satire des «gens riches» vante les bienfaits de la limousine, où l'air est vraiment «*clean*». *Rise* soulève les problématiques inhérentes à la société, tandis qu'*Earth Tango* aborde les problèmes maritaux.

Montréal, l'incomparable

À travers leur carrière, Marinda + Solari ont fait quelques tournées en Suisse et en France, et ont enregistré à New York et Toronto. À travers toutes les villes flamboyantes qu'ils ont pu visiter, ils ont élu domicile à Montréal. Quand on leur demande pourquoi, leur réponse est immédiate: «C'est une ville incomparable! L'intérêt et le respect du public envers l'art et la musique sont très forts.» Un contexte tout à fait épanouissant pour des artistes comme eux -quoiqu'il n'est pas difficile d'apprécier un duo aussi talentueux, humble et décontracté que le leur.

Prochain spectacle à Montréal : au Balmoral à la fin mars.

Leurs albums *Motif* et *Cup of Tea* sont disponibles sur *iTunes* et sur leur site officiel *marindasolari.com* ⦸

Photo: Matthew Whiston

CHRONIQUE PHOTO

Un procédé bien gardé

Margaux Meurisse | Photo m'a-t-on dit ?

«LA CURIOSITÉ MÈNE À tout: parfois à écouter aux portes, parfois à découvrir l'Amérique». Ces paroles si justes, nous les devons à José Maria Eça de Queiros, ce grand romancier portugais du XIX[e] siècle, souvent comparé à Balzac ou Flaubert. Pourquoi commencer ainsi?

Car sans la présence de cette curiosité presque culottée, cette chronique n'aurait jamais pu sortir de sa tanière. Lundi dernier, en fin de soirée, je me rendais comme souvent à la place aux Huiles pour observer, à travers les vitrines les multiples galeries d'art et salles d'expositions qui s'y trouvent, les dernières occupantes des présentoirs.

Alors que je croyais connaître ce lieu sur le bout des doigts, voilà que l'arcade boisée d'un vieux porche débouchant sur un escalier en bois a attiré mon attention.

Cette allée semblait privée mais peu importe, il fallait que j'aille voir ce qui s'y cachait. Je montais donc en haut de l'escalier qui débouchait sur deux salles: à ma gauche, un bel atelier de peintret à ma droite une étroite galerie d'expositions photographiques! Je n'y découvrais pas l'Amérique, mais quelque chose de plus intriguant encore: les photographies suspendues aux murs de Marco Binist, semblaient être recouvertes d'une couche de cendre granuleuse qui éveilla tous mes sens. Il s'agissait de tirages à charbon direct, procédé inventé au XIX[e] siècle et qui fait l'objet de la chronique d'aujourd'hui.

En 1899, Théodore Henri Fresson présentait à la société française de photographie son procédé de développement photographique en noir et blanc. Cet ingénieur agronome de formation doit sa découverte, non pas à sa qualification professionnelle, mais plutôt à sa grande curiosité.

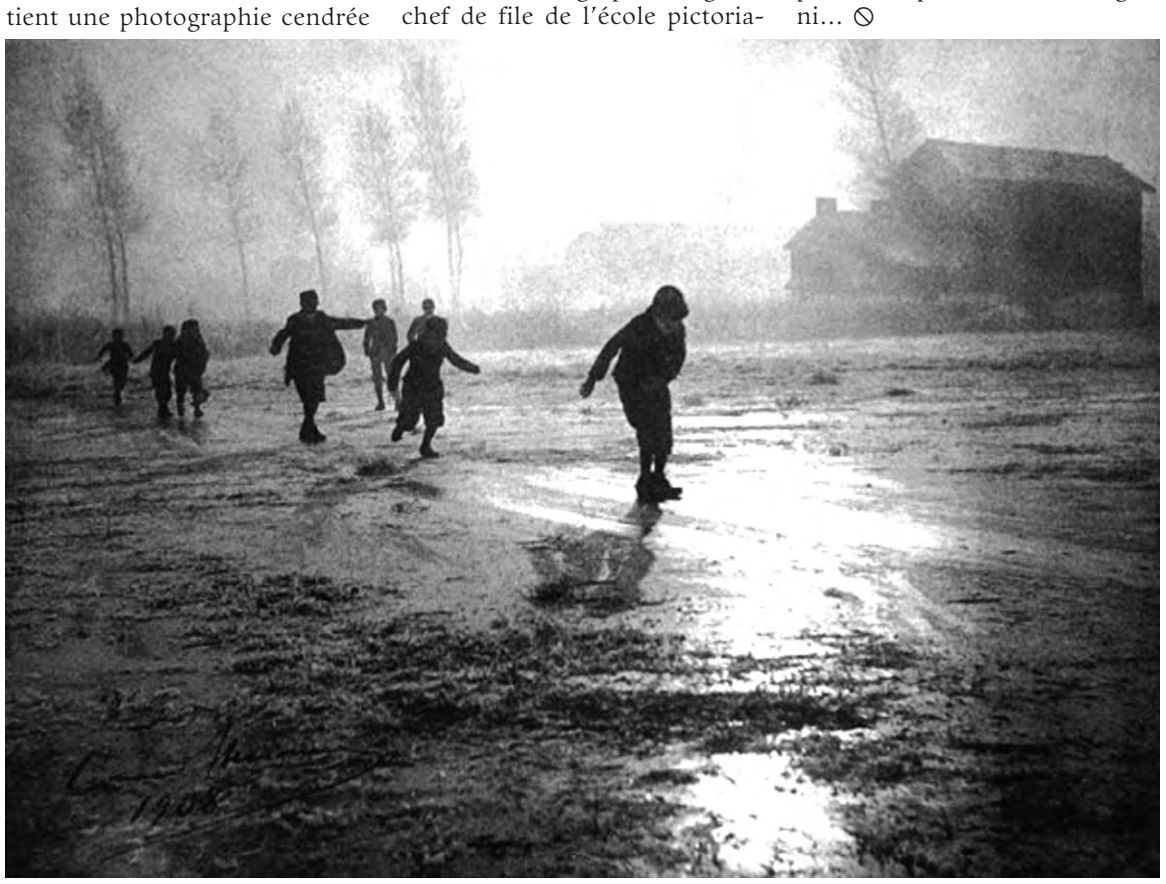
Les frères Fresson, détenteurs du secret, installèrent d'abord leur atelier à Dreux, puis l'un des deux monta à Paris dans le but d'adapter ce processus à la couleur.

Ce procédé qui prendrait trop de lignes à détailler, se détache des tirages classiques par sa capacité à abandonner l'image à son développement, à la laisser s'inventer comme elle le désire.

Il y a en effet une grande part de hasard dans l'expression esthétique de l'image lorsqu'on utilise le charbon direct. On obtient une photographie cendrée et vaporeuse, se rapprochant étrangement du croquis réalisé au fusain.

Il a été un outil essentiel aux photographes pictorialistes, comme Léonard Misonne, qui privilégiaient le rendu final de l'image à sa fidélité par rapport au réel. Photographe belge et chef de file de l'école pictorialiste, il photographiait tout aussi bien des hommes, ouvriers et paysans au travail, que de nombreux paysages de campagne.

Aujourd'hui, l'atelier parisien de la famille Fresson continue de perdurer et offre des tirages d'une qualité incroyable pour tout portefeuille bien garni... ⦸



«Sur la glace»
Léonard Misonne

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Vagina dentata

Laure-Henri Garand | Chemin de Croix

LA MAISON D'ÉDITION allemande Taschen est reconnue dans le monde entier pour avoir révolutionné le commerce des livres d'art. Initialement une boutique de bandes dessinées, Taschen a été fondé en 1980 par Benedikt Taschen alors qu'il n'avait que dix-huit ans, et est très rapidement devenue un des plus gros producteurs de livres d'art abordables au monde (certaines collections sont disponibles pour aussi peu que dix dollars). Outre les arts visuels, qui font figure de mandat principal, Taschen se spécialise dans plusieurs autres domaines, tels que l'architecture, la publicité et le cinéma, ainsi que dans la photographie érotique, qui constitue aujourd'hui un de ses produits se vendant le mieux.

C'est dans cette «Collection sexy» que Dian Hanson, ancienne éditrice de magszines masculins, a fait paraître en octobre dernier le très étrange *Big Book of Pussy*.

Dernier d'une série de cinq gros livres sur les parties du corps (*Legs*, *Breasts*, *Big Butt*, et *Big Penis*), *The Big Book of Pussy* est sans surprise un gros livre de photos sur le sexe féminin conçu comme un livre de table (*coffee table book*), c'est-à-dire un livre destiné à être laissé sur une table à café dans le but de pouvoir le feuilleter négligemment.

Un seul coup d'œil à l'intérieur du livre permet toutefois de saisir pourquoi l'achat d'un tel ouvrage paraîtrait problématique à la plupart des maitresses de maisons, il contient plus de trois-cent cinquante pages de femmes issues des années 1900 à 2010, jeunes et moins jeunes, exhibant fièrement leur vulve dans des positions plus grotesques et ouvertement comiques les unes que les autres.

Bien que ce genre d'ouvrage soit systématiquement classé dans la section érotique des librairies, le livre de Dian Hanson, et c'est ce qui constitue tout son intérêt, semble se situer dans une classe à part, outrepassant de manière flagrante les aspects érotiques ou pornographiques du sexe féminin pour s'établir comme une sorte de recensement de l'anatomie féminine. La chatte n'est pas ici un instrument de séduction, mais plutôt l'objet d'une joyeuse exhibition –la plupart des femmes arborent d'ailleurs un sourire si radieux qu'il en devient contagieux– qui célèbre tant la diversité que l'aspect souvent démonisé de la vulve au naturel.

Et si ce petit dernier de Dian Hanson se présente essentiellement comme un livre de photo, il contient également quelques entrevues de figures marquantes et marginales de l'industrie pornographique américaine, de Vanessa del Rio, actrice porno au clitoris immense, à Steve Shubin, inventeur du populaire *Fleshlight,* en plus d'un texte de Hanson qui propose une brève histoire de l'iconographie de la chatte depuis la préhistoire jusqu'à aujourd'hui, des textes qui permettent de mettre en perspective notre compréhension du sexe féminin.

«J'ai grandi en pensant que ma chatte était à la fois le plus précieux des trésors, convoité par tous les hommes, et un truc sale et honteux» écrit Hanson en introduction, «et il semblerait que les garçons aient perçu un message similaire »

Sans se prendre trop au sérieux, le livre de Dian Hanson se pose tout de même aux yeux de plusieurs comme un ouvrage féministe, puisqu'il révèle le paradoxe fondamental de l'identité sexuelle féminine, c'est-à-dire la lutte constante entre l'érotique et le grotesque, entre le désir de séduction lubrique et la honte d'un sexe poilu et visqueux, lutte qui préoccupe la majorité des femmes encore aujourd'hui. ⦸

Référendum d'hiver

Campagne électorale : du 5 mars au 14 mars
Période de scrutin : du 8 au 14 mars

Questions référendaires:

Ajout d'un représentant interfacultaire des arts et des sciences au Conseil législatif de l'AÉUM
Acceptez-vous que l'article 4.1 de la Constitution de l'AÉUM soit modifié par l'ajout de la clause suivante : « - un (1) conseiller élu parmi les étudiants en arts et sciences »?

Régime de santé et de soins dentaires de l'AÉUM
Acceptez-vous d'augmenter les frais actuels du régime de santé et de soins dentaires de 35.40 $ (19.2 %), ce qui revient à un total de 220 $ pour une année complète d'assurance, afin de maintenir le niveau de garantie actuel?

Opt-out de CKUT
Appuyez-vous la proposition que les frais des étudiants de premier cycle exigés par Radio CKUT ne soient plus soumis au opt-out afin de soutenir les opérations de Radio CKUT?

Composition du Conseil
Approuvez-vous les amendements suivants à l'article 4.1 de la Constitution de l'AÉUM?

La composition du Conseil sera comme suit:

- *Les membres de la haute direction décrits dans la Section II du Titre, élus conformément à la Constitution et aux Règlements;*
- *Un (1) conseiller élu parmi chaque Faculté ou École, si cette École n'est pas déjà représentée par une association étudiante représentant une faculté, pour tous les deux mille étudiants (2 000), ou une partie de ceux-ci, jusqu'à un maximum de quatre (4) conseillers, conformément aux procédures fixées par ces électeurs;*
- *Trois (3) conseillers élus parmi les clubs et services de l'Association, conformément à la Constitution et aux Règlements;*
- *Trois (3) conseillers élus parmi les membres du premier cycle du Sénat, le Président et le Vice-président (Affaires universitaires) étant non compris, conformément à la Constitution et aux Règlements;*
- *Un (1) conseiller élu parmi les étudiants de McGill habitant en résidence conformément aux procédures fixées par ces électeurs;*
- *Un (1) conseiller élu parmi le Conseil étudiant des activités sportives conformément aux procédures fixées par ces électeurs;*
- *Un (1) conseiller élu parmi le Conseil de première année de l'AÉUM conformément aux procédures fixées par ces électeurs;*
- *Les Orateurs (non votant), choisis conformément à la Constitution et aux Règlements;*
- *Le Directeur général de l'Association (membre d'office, non-votant);*
- *Le Secrétaire rapporteur de l'Association (non-votant).*

Composition de la Commission juridique
Nous proposons que l'article 31.1 de la Constitution soit modifié comme suit : « La Commission juridique sera composée de cinq (5) membres de l'Association qui ont complété au moins quatre (4) semestres à temps plein à la Faculté de droit ou l'équivalent, et deux (2) autres membres de l'Association, nommés par le Comité de nomination pour un mandat d'un (1) an, ou jusqu'à ce que leurs successeurs soient nommés (la dernière date étant retenue) »;
Nous proposons que l'article 31.2 de la Constitution soit modifié comme suit : « Aucun membre passé ou présent du Conseil, ou d'une faculté, d'une école, ou d'un conseil d'une association étudiante départementale, ne peut siéger à la Commission juridique »;
Nous proposons que l'article 31.3 de la Constitution soit modifié comme suit : « La Commission juridique siégera seulement si un minimum de (3) membres sont présents, la majorité de ces membres ayant complété au moins quatre (4) semestres à temps plein à la Faculté de droit ou l'équivalent ».

Responsabilité procédurale de la Commission judiciaire
Nous proposons que l'article 30.2 de la Constitution soit modifié comme suit : « La Commission judiciaire suivra les principes de justice naturelle, y compris l'équité et le sens moral. La Commission judiciaire peut établir ses propres règles de pratique, celles-ci étant soumises à ratification par le Conseil législatif, et doit déposer ces règles auprès du directeur général et les rendre accessibles à tous les membres de l'Association ».

Réforme de la Commission judiciaire
Nous proposons que l'article 30.1 de la Constitution soit modifié comme suit : « Un organisme intitulé la Commission judiciaire aura l'autorité requise pour se prononcer sur les questions de » à la place de « Un organisme intitulé la Commission judiciaire aura le dernier mot sur »;
Nous proposons que l'article 30.3 de la Constitution soit modifié comme suit : « La Commission judiciaire pourra recommander certaines décisions au Conseil législatif dans les matières suivantes » à la place de « La Commission judiciaire aura le pouvoir de »;
Nous proposons que l'article 30.4 de la Constitution soit modifié comme suit : « Les décisions de la Commission judiciaire ne sont pas contraignantes avant qu'elles ne soient ratifiées par le Conseil d'administration. Toutes les décisions finales par écrit de la Commission judiciaire doivent être présentées au Conseil d'administration par la Commission judiciaire dans un délai de deux semaines à date de cette décision, accompagnées de toutes les décisions préliminaires, à la demande de l'une ou l'autre des parties aux procédures ou à la suite d'une motion entendue par la Commission judiciaire. En règle générale, les décisions de la Commission judiciaire seront considérées comme définitives et seront ratifiées par le Conseil d'administration. Néanmoins, le Conseil d'administration demeure l'autorité de dernière instance et peut, à sa discrétion ou à la demande d'une des parties aux procédures :

- *recevoir un appel par écrit de la décision finale*
- *après avoir passé en révision cette décision dans son intégralité et avoir considéré un tel appel, le Conseil d'administration peut soit 1) ratifier la décision initiale de la Commission judiciaire par un vote à majorité simple; 2) renvoyer la décision à la Commission judiciaire, 3) faire annuler la décision de la Commission judiciaire par un vote majoritaire de 4/5.*

Important: veuillez noter que la présente **ne constitue pas la totalité des questions de référendum.** Consultez-les sur: **www.ssmu.mcgill.ca/elections**.

Les informations concernant les dates et emplacements des bureaux de vote seront diffusées prochainement par courriel et sur **ssmu.mcgill.ca/elections**

Pour toute question, contactez Elections SSMU: **elections@ssmu.mcgill.ca**

ELECTIONS SSMU